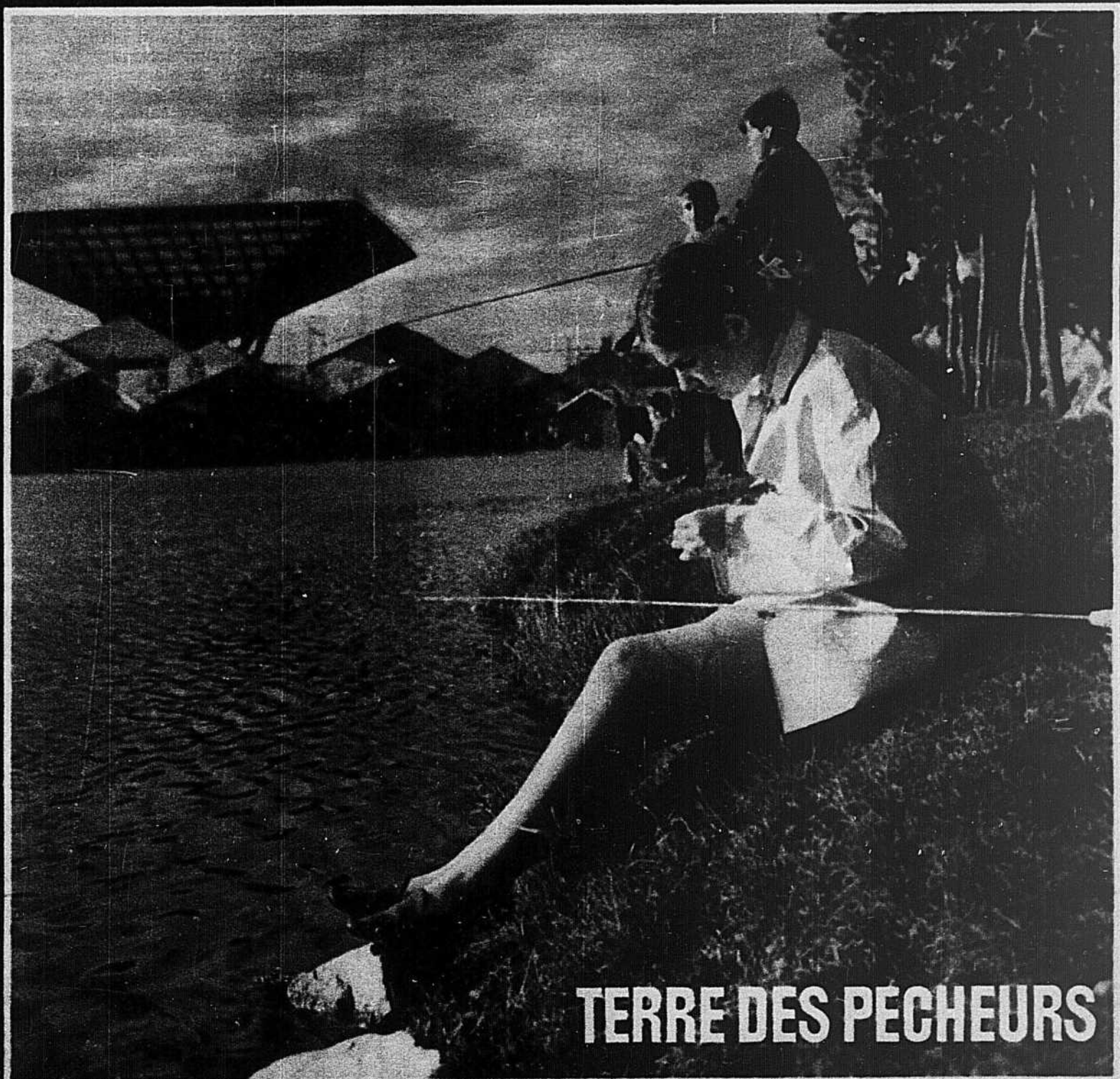


le magazine de
LA PRESSE
MONTREAL LE SAMEDI 31-AOÛT 1968

MONTREAL ET LA JEUNESSE: UN RENDEZ-VOUS MANQUÉ

(EN PAGE 3)



TERRE DES PECHEURS

CLEMENT BOULANGER

Il y a ceux qui dérangent et ceux qui sont dérangés, et ceux qui dérangent, ce sont toujours les autres...



ANTOINE DESILETS

A PROPOS

Vivre dans une grande ville

Une grande ville, Montréal ?
C'est à voir.

Un gros, gros village, d'accord. Beaucoup de maisons, beaucoup de rues, beaucoup d'autos, beaucoup d'usines, un port de mer, un aéroport international, un maire dynamique, beaucoup de bruit, l'Expo, d'accord.

Beaucoup de Montréalais aussi, faut pas l'oublier. De toutes les sortes. Des jeunes, des vieux, des moyens, des blancs, des noirs, des jaunes, des rouges, des cailles, des catholiques, des pas catholiques, des rasés, des barbus, des chauves, des chevelus, qui parlent français, qui parlent anglais, qui viennent de partout, qui sont là, qui s'aiment, qui ne s'aiment pas, qui grouillent, qui se croisent, qui ne se voient pas, qui s'écrasent, d'accord. Tout ça forme un gros, gros village cosmopolite.

Pour que le gros village cosmopolite devienne une grande ville où il fasse bon vivre, il lui manque une chose, une toute petite chose, une toute petite vertu qui a nom "tolérance", ou "respect des autres", ou peut-être simplement "maturité".

Le Montréalais n'a pas le respect d'autrui. Il n'est pas encore capable d'accepter que son voisin ne vive pas comme lui, ne pense pas comme lui, ne se vête pas comme lui. Il se donne bien des airs, comme ça, mais on n'a pas loin à gratter pour découvrir le villageois.

Et quand le villageois a la force du nombre de son côté, il y a risque qu'il soit tenté de forcer l'autre à lui ressembler — ou à s'en aller. Le refrain est connu: "Si t'es pas content, retourne d'où tu viens!..."

Et pourtant, il est des Montréalais qui ne viennent pas d'une autre planète et qui ne vivent ni ne pensent ni ne se vêtent comme les autres. Ce sont, souvent, des jeunes. Ils ne sont pas forcément tous des ratatouilles ni des bandits. Dans la plupart des cas, ils sont pour le bien et contre le mal, eux aussi, même s'ils ne le disent pas avec les mots d'autrefois — les nôtres. Ils n'aiment pas qu'on les traite comme des criminels ou des pestiférés. Demain, ils voteront, s'ils ne le font pas encore aujourd'hui. Après-demain, ce sont eux qui dirigeront la société. Ils le feront à leur façon.

Mais en attendant, ces Montréalais-là voudraient bien se sentir chez eux et vivre heureux dans une grande ville qui soit également faite pour eux.

ANDRÉ BÉLIVEAU

SOMMAIRE

LE ROMAN DE LA LAQUAICHE AUX YEUX D'OR	9
UNE OCCASION PROCHAINE DE PÊCHER	10
L'ÉTRANGE MONTÉE DE SANCHO PANÇA	13

JEAN-YVES LÉTOURNEAU: 3
ANTOINE DESILETS: 4 et 6
PIERRE McCANN: 5
PAUL-HENRI TALBOT: 7
ROBERT POIRIER: 8
CLÉMENT BOULANGER: 10 à 12
ARCHIVES LA PRESSE: 18 à 15

NOS PHOTOS



Le magazine de LA PRESSE est publié au 700, rue St-Jacques, par la Compagnie de publication de LA PRESSE Limitée. Il est imprimé au même endroit à ses ateliers de rotogravure.

ANDRÉ BÉLIVEAU
chef intérimaire de la rédaction
NOÉLLA DESJARDINS reporter
LYSIANE GAGNON reporter
J.-CLAUDE PAQUET reporter
ANTOINE DESILETS photographe



MONTREAL

ET SA JEUNESSE:

IL y a un malaise, c'est le moins qu'on puisse dire, et l'atmosphère n'est plus au love-in.

En un printemps et en un été, les relations entre la Ville de Montréal et une partie de sa jeunesse se sont détériorées sur plusieurs fronts à la fois, à tel point que fin juillet, on pouvait établir le bilan suivant:

● Les cinq mouvements les plus représentatifs de la jeunesse québécoise s'étaient retirés du pavillon de la Jeunesse;

● Sept étudiants, dont le président de l'Union générale des étudiants du Québec et les vice-présidents de l'Association générale des étudiants de l'Université de

Montréal et de la McGill Student Society, avaient été arrêtés à la Ronde pour avoir enquêté sur les conditions de travail des percepteurs;

● Au sein de la petite colonie "hippie", on parlait de "persécution" policière.

Fin juillet, on ne pouvait plus compter le nombre d'arrestations qui avaient été effectuées dans ce milieu depuis le début de l'été: plus de 500 jeunes gens avaient été amenés au poste de police et détenus quelques heures pour interrogatoire... interrogatoire au terme duquel, la plupart du temps, le "détenu" était relâché sans être inculpé de quoi que ce soit. Quand la

police portait des accusations, il s'agissait d'infractions mineures aux règlements municipaux: vagabondage, flânage (sic), obstruer le passage des piétons, refus de circuler, etc. Plusieurs jeunes gens, incapables de défrayer leur cautionnement, avaient dû attendre leur procès à la prison de Bordeaux.

Au bout du compte, la panique s'était emparée de ces adolescents, de ces jeunes adultes: "Pour peu que tu aies l'air d'un hippie, tu n'oses plus te promener, tu sursoutes dès que tu vois un policier..." A tort ou à raison, ils sont maintenant quelques centaines à réagir de cette manière.

Tant et si bien que d'autres, des adultes ceux-là, des bien-nantis dans la trentaine, des intellectuels d'esprit libéral, avaient décidé de leur venir en aide. C'est ainsi qu'est né le Comité d'action pour les libertés civiles, qui, après quelques semaines d'existence, avait réussi à obtenir le concours bénévole d'une vingtaine d'avocats montréalais, dans le but de lutter, en toute légalité, contre ce que le Comité appelle les menées illégales de la police de Montréal.

A ce qu'il semble, il n'est pas facile d'être jeune à Montréal, si, par ses idées ou simplement par sa coiffure, ses vêtements ou les endroits que l'on fréquente,

on se situe quelque peu en marge du courant majoritaire. (Précisons qu'il n'est pas question, ici, des mouvements politiques, et que les faits et les chiffres relatés ne tiennent pas compte des incidents qui ont entouré les récentes manifestations à caractère politique.)

Deux formes différentes de contestation...

De prime abord, bien sûr, il n'y a guère de point commun entre le mouvement étudiant qui a eu maille à partir avec l'administration municipale au sujet du pavillon de la Jeunesse et la colonie hippie qui se trouve quotidiennement aux prises avec la police: la majorité des étudiants montréalais ne partagent ni la philosophie ni le mode de vie des hippies, et une partie des hippies ne sont pas ou ne sont plus étudiants.

Il n'y a pas chez la jeunesse de blocs homogènes. Dans les milieux étudiants et les mouvements de jeunesse, il existe toutes sortes de tendances. Au sein de ce qu'on appelle la colonie hippie, il y en a de toutes sortes, et beaucoup de hippies de week-end — comme on dit des peintres du dimanche. Bon. Mais il y a entre

UN RENDEZ-VOUS MANQUE



ces deux groupes, flous à leur périphérie, une infinité de liens subtils et profonds.

D'abord, leur jeunesse commune. Et puis une angoisse née à la même source, l'appéhension du neuf à cinq avec la mort au bout, la guerre, l'injustice et la violence partout. Et puis encore, un jugement impitoyable porté sur le monde des adultes: les uns vont vouloir changer la société, les autres préféreront s'en retrancher; les uns vont dénoncer, revendiquer, militer, les autres vont chercher la paix et la douceur dans un univers fraternel où chacun n'est connu que par son prénom, où les fleurs ont remplacé les canons et parfois le beurre, où l'on fait, tout simplement, "your own thing", sa propre vie, selon ses goûts et ses besoins.

Les réactions sont différentes, mais il y a chez ces deux jeunesse un semblable refus, et une dénonciation quotidienne des valeurs traditionnelles de la société technologique, où les relations humaines

caractéristiques mêmes de la jeunesse: la liberté, la fantaisie, la mobilité, l'individualisme et la solidarité, la contestation.

Ce que nous racontons, au fond, c'est l'histoire d'une guerre froide qui à maintes reprises a pris la tournure d'un conflit ouvert. C'est la difficile coexistence d'une ville bien-pensante et de ses administrateurs d'une part, et, d'autre part, de ceux qui viennent troubler sa bonne conscience, avec l'insolente exubérance de la jeunesse.

"La rue, c'est à tout le monde"

Toute cette jeunesse a voulu cet été descendre dans la rue, que ce soit avenue du Parc ou à la Ronde, se manifester par sa simple présence ou par une collaboration au pavillon qui est censé la représenter. Et, peut-être, recréer au cœur même de la ville les îles de rêve, les îles fraternelles de l'Expo 67, où l'on flânait, où

inculpés d'infractions mineures aux règlements municipaux.

"Come with me, you pig!"

En voici un autre, David Cobb, 22 ans, l'un des fondateurs de "Contact" (organisation d'entraide pour les hippies):

"Le 22 juillet, à deux heures de l'après-midi, je suis occupé à changer les pneus du camion de "Contact". Deux amis, Ramon Gomez et Robin Harvey Buote, travaillent avec moi. Un policier surgit et me saisit par le bras en me disant: "Come with me, you pig!"

"Je lui dis: Je ne résiste pas. De quoi m'accusez-vous?"

— Laisse faire. (Le dialogue se déroule en anglais).

"Au moment où je monte dans la voiture de police, Harvey se précipite vers moi pour me remettre la carte d'un avocat. Il est emmené à son tour. Au même

Les témoignages du genre sont légion. Sur certains faits précis, des séries de témoignages, recueillis séparément, ne se contredisent pas. Voici en substance ce qui en ressort. Il s'agit de constatations générales (qui, donc, souffrent des exceptions), qui ont rapport aux procédés habituels de la police vis à vis des hippies (ou, plus précisément, de ceux qui en ont l'air et qui fréquentent des endroits où ces groupes se retrouvent).

● La police ne donne pas la raison de l'arrestation. Les "détenus" apprennent de quoi ils sont accusés après avoir été détenus au poste, interrogés et fouillés;

● Il arrive que les jeunes gens appréhendés soient libérés après plusieurs heures de détention, sans être inculpés de quoi que ce soit. Souvent, la police fait monter dans sa voiture un jeune qui déambule sur le trottoir, et l'en fait descendre quelques pâtés de maisons plus loin, après l'avoir forcé à s'identifier. Les



Samedi-jeunesse, dimanche-jeunesse...

sont codifiées, réfrigérées, où les inégalités sociales sont plus marquées que jamais. Dans les deux cas, il y a contestation.

...mais une culture commune

Plus encore, les deux groupes se rejoignent à leur périphérie, se compénètrent, s'influencent mutuellement, participant à divers degrés à une même culture, celle de la jeunesse des sociétés de consommation: ils écoutent les mêmes disques, dansent les mêmes danses, leurs goûts et leurs habitudes se forment aux mêmes tendances — par exemple dans la mode et le graphisme inspirés de l'art pop et psychédélique. Tout cela, qui s'appelle la culture telle qu'on la vit quotidiennement, s'ingurgite peu à peu, se respire imperceptiblement, c'est là, c'est dans l'air, on ne s'en rend pas compte... et l'on se retrouve, à 18 ans, étudiant au CEGEP, un peu semblable à cet autre qui, les cheveux sur les épaules, joue de la guitare rue Sainte-Famille... et qui a lui aussi 18 ans.

Personne n'est contre la jeunesse en principe, c'est entendu. Mais reste à savoir de quelle jeunesse on parle: de celle qui ne fait rien, qui ne dit mot, ou de celle qui, comme les mouvements étudiants et les hippies, se manifeste, incarnant les

l'on prenait du soleil, sans avoir à s'expliquer sur sa mise ou sur ses allées et venues: c'était une affaire de loisirs, mais de loisirs non-organisés, où chacun faisait ce que bon lui semblait sans pour autant nuire à quiconque.

"La rue, dit Robert M., 19 ans, c'est à tout le monde. A nous aussi"... Le 3 juillet, il est sur le trottoir, non loin du café-discothèque "The Image", l'un des rendez-vous de la bohème montréalaise. La police, qui "visite" chaque soir l'endroit, et y a, en moins de deux mois, effectué quatre descentes, arrête une vingtaine de jeunes gens qui causaient sur le trottoir — dont Robert M.

Après 10 heures de détention au poste no 4, ils apprennent le motif de leur arrestation: "obstruer le passage des piétons". Neuf d'entre eux, affolés, plaident coupables: \$50 d'amende. Les autres plaident non-coupables, et sont libérés sous un cautionnement de \$100. Deux, qui ne peuvent payer, sont envoyés à Bordeaux, et le jour de leur comparution en Cour municipale, je les verrai arriver à la barre, encadrés de deux policiers, sortant des cellules de la prison.

Ce n'est pas le seul cas du genre, bien qu'il soit difficile d'avancer des chiffres précis: il y a plusieurs jeunes gens, cet été, qui ont séjourné à Bordeaux faute de cautionnement, et ces jeunes gens étaient

moment, Gomez, qui traversait la rue pour aller chercher un outil dans sa voiture, est arrêté.

"Au poste no 4, les policiers me déshabillent en déchirant brutalement ma chemise et mon pantalon. J'étais pieds nus: un policier me saute sur les pieds avec ses talons. En effectuant la fouille, il me donne des coups de poing dans les reins et autour de la colonne vertébrale. J'ai la nausée, je me sens étourdi. Le numéro-matricule?... Je n'en sais rien, j'ai la tête recouverte de ma chemise, les bras levés. Ils étaient peut-être deux... je ne sais pas.

"Nous passons deux heures au poste no 4, six heures au poste no 2. Nous demandons à téléphoner à un avocat. On nous l'interdit. Des amis se présentent au poste avec l'argent nécessaire aux trois cautionnements. Harvey et Gomez sont libérés sous cautionnement, mais on refuse de me relâcher. Ce n'est qu'après l'intervention d'un avocat, averti par nos amis, que les policiers consentent à me libérer. A un ami qui fournissait l'argent, un policier dit en parlant de moi: "Next time, we'll beat the shit out of him"... Ce n'est que le lendemain, en cour, que nous apprenons de quoi nous sommes accusés. Harvey et Gomez sont accusés d'avoir "obstrué le passage des piétons", et je suis accusé d'avoir "refusé de circuler".

"C'EST UNE QU"

M. Jean-Paul Gilbert, directeur de la police de Montréal, consent à une interview qui durera près d'une heure et demie. Nous la transcrivons le plus fidèlement possible, en éliminant les trop longues digressions.

— Quelle est votre définition de hippie?

— ... C'est quelqu'un qui cherche à se distinguer des autres, surtout par son apparence. Les motards aussi veulent se distinguer par leur apparence. Remarquez que je n'ai rien en principe contre la moto, j'en conduis une moi-même.

M. Gilbert fait une pause. Me tend une revue intitulée "Hell's Angels", du nom du célèbre et dangereux groupe de motards américains. Tout en la feuilletant, il me signale certaines photos illustrant les activités, et l'on peut dire, de couples d'homosexuels.

"Mais, reprend-il, la police n'intervient jamais auprès d'un individu à cause de son apparence ou de ses vêtements.

"Cela fait partie de la stratégie de certains groupements que de nous attribuer ce genre de politique. Il est vrai que nous intervenons plus souvent dans les endroits où se tiennent les hippies. Mais c'est parce que c'est là qu'il se commet le plus d'infractions. On a trouvé des drogues sur le parquet de certains établissements, on en a trouvé sur le plancher des camions de police: les jeunes s'en débarrassent avant d'arriver au poste.

"C'est également dans ces milieux qu'on retrouve un bon nombre de jeunes filles disparues.

"Nous procédons après avoir reçu des plaintes, des plaintes de voisins, des plaintes de parents, des renseignements confidentiels. Quand des jeunes font du bruit à trois heures du matin, ou jouent de la guitare en pleine nuit, il y a infraction. Nous procéderions de même s'il s'agissait de personnes en habit de gala.

"C'est comme le droit de parade. Il arrive qu'on le refuse à certains mouvements, parce que nous avons eu la preuve, dans le passé, que chaque fois que ces mouvements paradaient, il s'est produit des incidents.

cas sont nombreux de jeunes gens arrêtés au moment où ils marchaient dans la rue ou causaient sur le trottoir ou encore se tenaient sur le terrain d'une propriété privée, et qui sont détenus et relâchés sans qu'on porte contre eux d'accusation;

●Il est arrivé que des policiers fassent sortir des clients du café "The Image", ou encore des restaurants et des épiceries situés à proximité; qu'ils les traitent sur le trottoir, les arrêtent et les accusent par la suite d'avoir "obstrué le passage des piétons". Des incidents du genre m'ont été racontés à plusieurs reprises, et un avocat anglophone m'affirme avoir reçu en ce sens six témoignages distincts. Ces causes sont passées en cour, et la défense a fait comparaitre des témoins de ces incidents: ces témoignages, contredits par les policiers, n'ont pas été retenus par les juges.

●Il arrive souvent que la police refuse aux "détenus" (qui ne sont pas encore

prévenus puisqu'ils ne sont pas officiellement en état d'arrestation), de même qu'aux prévenus sur qui pèse une accusation, le droit de téléphoner à un avocat.

"La même chose risque d'arriver à nos enfants..."

Dans cette petite colonie, les gens vous disent: "Nous avons plus que l'impression, nous avons la certitude d'être victimes du harcèlement systématique de la police."... La plupart n'ont guère d'argent: problème de cautionnement, problème d'avocat. La plupart sont très jeunes, et n'ont aucune connaissance en matière juridique: ignorants de leurs droits, et par surcroît apeurés, ils n'ont guère de recours.

Selon la loi, une arrestation doit se dérouler comme suit: personne n'est tenu de s'identifier, ni de répondre à un policier à moins d'être en état d'arrestation; le policier doit donner le motif de l'arres-

tation avant de procéder à l'enquête, avant d'amener quelqu'un au poste; une fois rendu au poste, on a le droit de téléphoner immédiatement à un avocat.

Au moment où cet article a été écrit, le Comité d'action pour les libertés civiles était à compiler les témoignages écrits de tous ceux (ils se chiffrent par centaines) qui disent avoir été arrêtés dans des circonstances et pour des raisons analogues à ce que nous avons décrit. L'objectif: soumettre un rapport détaillé aux autorités gouvernementales et au Barreau. Et, éventuellement, intenter des poursuites au criminel et au civil contre les policiers et la Ville de Montréal.

Pourquoi? Le président du Comité, M. Norman Bernstein: "Parce que les hippies sont actuellement les gens les plus brimés dans leurs droits civiques." Une militante du Comité, Mme Dorothee Hénault, à l'emploi de l'O.N.F.: "Parce que la même chose pourrait arriver à nos enfants. C'est

déjà en train de se produire... J'ai des amis dont les fils et les filles ont été arrêtés à minuit, pour rien, dans des quartiers aussi "préservés" que Westmount ou N.D.G.! Il est intolérable que les policiers puissent traîner au poste, sans les arrêter, des gens dont le comportement n'a rien de criminel."

Cette semaine-là, 30 jeunes gens avaient été appréhendés et inculpés sous des chefs d'accusation tels que vagabondage, refus de circuler, etc. Ce soir-là, devant le café "The Image", à l'issue d'une réunion d'information du Comité, vers 10 heures trente, la police avait sommé des jeunes de circuler en ces termes: "Circulez, les crottés... Move, stupid!"

"Ces gens-là... c'est pas un cadeau!"

C'est un cercle vicieux. Policiers et hippies en sont venus à se détester. Il faut les entendre, les uns et les autres!

QUESTION DE RÉGLEMENTS" — le chef Gilbert

"Depuis trois ou quatre ans, la situation a beaucoup changé à Montréal, sur la question des stupéfiants. La police de Montréal est forcée de s'y intéresser de plus près en collaboration avec la Gendarmerie royale. Nous nous en occupons dans les cas de flagrant délit.

"...Pourquoi certains établissements se plaignent-ils de la police, et d'autres pas?... Ça dépend de la manière dont ils sont tenus. Par exemple, le

de la personne.

"Ainsi, enchaîne-t-il, la question des parcs. Le parc X., à Montréal, est connu à travers le monde comme un rendez-vous d'homosexuels. Récentement, un marin arrêté dans ce parc... (M. Gilbert raconte alors comment procèdent les policiers pour dépister les homosexuels qui font du racolage. Je reviens, par une question, au sujet de l'entrevue).

—Je sais que la manière dont doit se faire une arrestation est sujette à controverse. Mais quels sont exactement les ordres que reçoivent vos policiers en cette matière? Doivent-ils donner à l'individu appréhendé le motif de son arrestation? Dire, en somme: je vous arrête et voici pourquoi?

—Oui.

—Alors, comment se fait-il que...

—Le motif de l'arrestation est généralement très clair. La personne le sait. Très souvent d'ailleurs, il s'agit de vérification d'âge.

—Pourquoi dans ce cas amener les jeunes au poste de police?

—L'identification présente des complications quand il y a beaucoup de gens impliqués. C'est plus simple et plus efficace de faire ça au poste. D'autant plus que la police a alors accès au centre d'information, qui contient des dossiers sur tous ceux qui ont déjà eu affaire avec la police, même pour des permis.

—Oui, mais ces jeunes dont nous parlons...

—La jeunesse... En principe, bien sûr, vous direz, une petite fille de 17 ans... Mais vous avez lu dans les journaux, le cas de... (ici, M. Gilbert fait allusion à un acte de violence perpétré par deux adolescentes).

—Mais au fait, pourquoi effectuer une vérification d'âge quand il s'agit de personnes appréhendées dans un endroit où l'on ne sert pas d'alcool, comme par exemple, dans les cas dont nous parlons, au café "The Image"?

—Ah, dit-il en souriant, vous revenez encore à ça?

—J'y reviens... parce que c'est le sujet de mon reportage. Donc, dans ce cas-là, il n'y a pas besoin de faire

une vérification d'âge?

—Non. Mais on peut chercher des adolescents disparus.

—Il y a des jeunes qui, ne pouvant payer un cautionnement pour une accusation mineure, sont envoyés à Bordeaux jusqu'à leur procès. Est-ce que ça ne présente pas un plus grand danger pour leur santé, leur équilibre, que la nature même du délit commis?

—Je suis parfaitement d'accord avec vous, moi aussi je suis en faveur d'une réforme du système judiciaire... Mais là, vous sortez du domaine de la police.

—Je reviens à ma question: un policier doit-il donner la raison de l'arrestation avant de procéder à toute forme d'enquête?

—La raison doit être donnée. Les détails viennent à la suite de l'interrogatoire.

—J'ai une foule de témoignages à l'effet que ça ne se produit pas toujours de cette façon. Ne pourrait-il pas s'agir — ce serait humain après tout, ça se trouve dans tous les métiers — d'une erreur faite par certains de vos policiers?

—C'est très possible. Quand je dis, par exemple, qu'il n'y a pas de brutalité à la police de Montréal, je dis que c'est défendu. Je ne dis pas que ça n'arrive jamais. Même chose en ce qui concerne le droit de téléphoner à un avocat. Il arrive que des policiers décident de retarder ce moment... Il peut se produire des cas où il n'est pas prudent de laisser quelqu'un — quelqu'un de la pègre par exemple — se servir du téléphone. Il pourrait prévenir un complice...

—Oui, mais téléphoner à un avocat?

—Oui, oui, c'est un droit.

—Ce que l'on reproche à la police...

—Vous dites: "on". Ce n'est pas tout le monde, ça. Ce sont toujours les mêmes qui accusent la police, toujours les mêmes avocats... Dans les panels, à la télévision, ce sont toujours les mêmes visages qui parlent des mêmes sujets!... Je ne veux pas dire que la police ignore toutes ces plaintes... mais nous faisons la part

des choses. Quand un homme se promène dans un parc avec sa famille, et qu'il est obligé d'enjamber des couples qui vont trop loin dans leurs épanchements amoureux, qu'est-ce qu'on fait, alors, des droits des autres citoyens? Ce n'est pas une question de politique, nous n'employons pas le terme "hippie" dans nos directives, ça ne veut rien dire pour nous. C'est une question de règlements.

—J'imagine, enfin à ce qu'on dit, que les actes illégaux les plus graves qui puissent être commis dans le milieu hippie sont ceux qui se rapportent à la drogue. Or, dans les descentes effectuées depuis deux mois (l'entrevue avait lieu le 24 juillet) dans les établissements de ce milieu, et dans les nombreuses arrestations massives et individuelles, on n'a jamais trouvé personne en possession de drogues. Est-ce que, en fonction de la lutte contre le trafic des drogues chez les jeunes, ces méthodes sont efficaces?

Le chef Gilbert m'a alors référé à un sergent-détective qui s'occupe plus particulièrement de cette question, mais dont je n'ai pu obtenir aucune réponse précise.

J'ai, par la suite, rencontré le lieutenant-détective Greffard, qui s'occupe des adolescents disparus.

—Quelles sont vos dernières statistiques en ce qui concerne le nombre d'adolescents disparus?

—En mai, il a eu 124 cas rapportés à la police. En juin, 119.

—La police en a retrouvé combien, dans les milieux hippies?

—Les hippies, pour notre service, ce n'est pas un gros problème. Dans ces cercles-là, on trouve à peu près 10 p.cent du nombre total des jeunes portés disparus. La majorité des adolescents qui font des fugues s'en vont à l'extérieur de la ville.

—De quelle manière procédez-vous, dans le milieu hippie, pour retrouver les adolescents portés disparus?

—Très simplement. Une vérification quotidienne. Des policiers se rendent dans les établissements et les quartiers qu'ils fréquentent. Ils ont les photos des adolescents disparus. Ils peuvent facilement les reconnaître.



règlement qui défend à un employé de club de fraterniser avec les clients... (digression sur le racolage dans les clubs).

—En ce qui concerne l'identification...

—Oui, bien sûr, on dit que personne n'est obligé de s'identifier quand un policier le demande. C'est vrai, cela se tient. Mais si un policier, après avoir observé le manège de quelqu'un pendant 15 minutes, y voit un comportement anormal, dangereux pour l'ordre public, il est normal qu'il intervienne et s'enquière des agissements de l'individu."

Le chef Gilbert raconte alors un incident: un individu marchant la nuit en lorgnant les voitures. "La police, alors, a raison de craindre un vol. Le policier juge d'après le comportement



Il faut de tout pour faire un monde

Chez les policiers (ou, du moins, chez un bon nombre d'entre eux), le hippie incarne tout ce qui va à l'encontre de l'ordre et de la société "normale". Ils vous raconteront longuement, avec force détails, des histoires horribles d'enfants drogués, de petites filles qui font le trottoir, de jeunes garçons qui en sont rendus à se donner une piqûre par heure...

—Excusez-moi, mais mon article ne porte pas sur la drogue. Il s'agit de certaines d'accusations mineures, relatives aux règlements municipaux. Jusqu'à présent (l'entrevue avait lieu le 24 juillet), les cas retenus par le Comité d'action pour les libertés civiles ne comportent aucune accusation concernant le trafic, la possession de drogues... On n'a pas trouvé de drogues sur ces jeunes-là.

L'entrevue tournera en queue de poisson, on me parlera des journaux à sensation, des hippies qui se servent de la police pour masquer leurs méfaits, des gens,

toujours les mêmes, que ça amuse de s'occuper des libertés civiles, et, surtout, c'est un leit-motiv, de la difficulté très réelle du métier de policier; à la fin, l'un d'eux, membre de l'unité préventive du Service d'aide à la jeunesse, s'écriera: "S'il fallait que les policiers appliquent les règlements à la lettre, bien des gens déménageraient de Montréal!... L'identification, par exemple. Oui, bien sûr, la carte d'identité n'est pas obligatoire. Mais dites-moi, comment voulez-vous qu'on trouve un jeune disparu si on n'a pas le droit de demander son nom à un suspect? Dès qu'il y a un doute raisonnable, le policier peut procéder à l'enquête avant de porter une accusation. Ça relève de l'initiative de chaque policier."

La conversation est entrecoupée de remarques fort crues, et impubliables, sur le comportement et l'allure des jeunes dont il est question.

Même chose de l'autre côté. Chez les



C'est pas du sable, c'est du ciment : et puis après ?



hippies, le portrait que l'on vous fait des policiers n'est ni plus rose, ni plus élégant: "Ils veulent nous chasser de Montréal?... Eh bien! qu'ils se rassurent, s'ils continuent, des hippies, il n'y en aura plus: nous serons devenus violents... alors que c'est précisément à la violence que nous voulions échapper. Depuis qu'ils nous traitent comme les gangs de motards... Aujourd'hui, si vous voulez faire plaisir à un hippie, amenez-le au parc Lafontaine voir des manifestants lancer des bouteilles aux policiers!" C'est un gars de 18 ans qui parle. Il s'énerve, il dépasse peut-être sa pensée... comme les policiers dépassent la leur: c'est cela, un cercle vicieux.

Mais quand un policier vous parle, avec sincérité et conviction, du travail de prévention effectué par le Service d'aide à la jeunesse... et quand, le lendemain, un adolescent (étudiant au CEGEP; ne fréquente pas la colonie hippie) vous dit: "J'aurais réellement besoin de la protection de la police que je n'oserais pas la demander, parce que j'ai des amis qui ont été arrêtés pour rien du tout...", on ne peut s'empêcher de penser qu'il y a peut-être, quelque part, un malentendu.

Les ordres viennent-ils d'"en haut"?

Car, bien qu'ils aient généralement les policiers en horreur, ce n'est pas sur eux que les hippies font porter la responsabilité de ce qu'ils appellent le "harcèlement" de la police à leur endroit. Plusieurs m'ont dit: "Les policiers font leur boulot. Les ordres viennent d'"en haut". C'est d'ailleurs ce qu'aurait dit un policier au cours d'une descente à "Contact". Il avait, paraît-il, l'air embarrassé: "On ne sait pas d'où viennent les ordres... mais ils viennent de haut."

Cela se passait environ 10 jours après une rencontre qui avait eu lieu entre le maire Drapeau et six délégués du "Youth Emergency Service" (Y.E.S.), comité mixte mis sur pied par le Y.M.C.A. et le "Montreal Council of Social Agencies", en collaboration avec le Service d'aide à la jeunesse de la police, des médecins, des travailleurs sociaux et des psychologues.

Il s'agissait, pour Y.E.S., de proposer au maire Drapeau des ébauches de solution au problème des hippies. Problème aggravé du fait qu'on prévoyait pour l'été une "invasion" de hippies américains et canadiens, que nombre d'entre eux étaient sans le sou, et que ce milieu, largement exploité par les "pushers" de drogues de toutes sortes, charrie sa part de misères physiques et psychologiques. Il fallait, dans l'esprit de Y.E.S., les nourrir, les héberger, les soigner au besoin; une partie de l'Establishment financier anglophone finançait déjà l'organisation, et on s'atten-

rait sinon à des subventions, du moins à une certaine bienveillance de la part de la Ville.

Voici comment, au rapport de témoins directs, s'est déroulée l'entrevue avec le maire.

"Nous avons attendu une heure. Après quoi le maire est entré, accompagné de quatre policiers, dont le chef Gilbert. Nous lui avons d'abord parlé de la nécessité de comprendre cette jeunesse qui partout dans le monde se révolte. Il nous a écouté poliment. Quand nous avons abordé le cas des hippies de Montréal, la conversation a changé d'allure. Le chef Gilbert a apporté des chaînes qui avaient été saisies sur des motards, pour illustrer la violence des hippies. Le maire a fait allusion à l'assassinat de Kennedy et a dénoncé "l'anarchie". Il a parlé pendant une heure, nous blâmant d'encourager cette philosophie, disant que les services sociaux de la Ville étaient les meilleurs au monde, etc. Quand il fut question d'organiser une sorte de cafétéria dans un square de Montréal, il a élevé la voix et déclaré qu'il ne voulait pas de ça même si c'était au Ritz Carlton.

"Il a ajouté: "J'habite cette ville depuis 14 générations et je ne vais pas donner ma ville à ces gens-là, et si vous n'êtes pas d'accord vous pouvez vous en aller!" A deux reprises, il s'est emporté au point de jeter à terre des objets qui se trouvaient sur son bureau.

"La discussion s'est terminée parce qu'elle était impossible. Par la suite, nous avons consulté les directeurs de nos associations respectives, qui représentent une partie de l'"Establishment" montréalais. Ils nous ont confirmé leur appui. Aujourd'hui, nous n'avons plus aucune relation avec l'administration municipale, mais nos bénévoles bénéficient de la neutralité bienveillante de certains policiers."

Les policiers ont-ils reçu des ordres d'"en haut"? Les autorités de la police nient. Mais à un reporter de l'édition quotidienne de LA PRESSE, des policiers du poste no 4 ont déclaré que "des directives spéciales avaient été données pour contrôler étroitement les agissements des groupes de hippies".

Et "l'autre" jeunesse, elle ?

Quittons le quartier "hip" — aux environs de l'avenue du Parc, Prince-Arthur, Sainte-Famille, Milton et, plus à l'est, Saint-Denis. Direction, Terre des hommes. Ça se fait à pied.

Voyons voir ce qui se passe du côté de l'"autre" jeunesse, celle des militants propres et bien rasés des mouvements de jeunesse.

Depuis l'an dernier, le pavillon de la Jeunesse a bien changé.

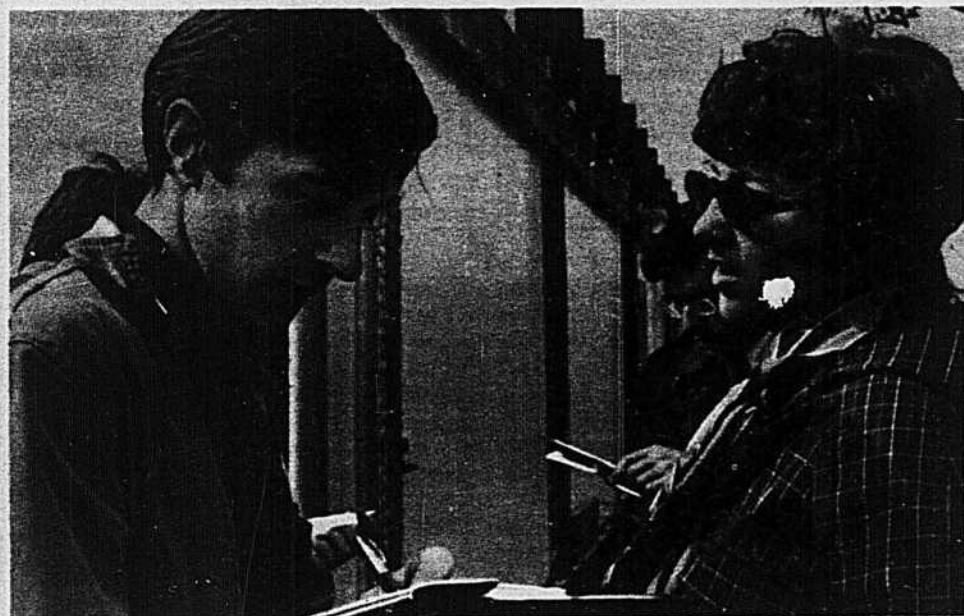
A l'ouverture de la Terre des hommes des jeunes manifestaient pour réclamer

leur pavillon, lequel n'avait pas été rouvert. Une semaine plus tard, l'administration municipale décidait de le remettre en fonction, et en confiait la direction au Service des parcs.

Sur une période de presque un an, c'est-à-dire avant la fermeture d'Expo 67, des groupements de jeunes avaient présenté à l'administration municipale plusieurs projets, dont le plus important était, sans contredit, un premier projet (un deuxième est en train d'être élaboré) de Centre international de la jeunesse.

Ce projet, approuvé par Ottawa et Québec, par l'UNESCO et plus de 200 organismes de jeunesse, a passé dix mois sur les tablettes de l'Hôtel de Ville, et ses promoteurs n'ont pu obtenir d'entrevue avec le maire, ni recevoir de réponse officielle.

Dans ces milieux, on répète que de toute façon, "le maire n'était pas intéressé à un autre pavillon de la Jeunesse" et qu'il aurait craint, semble-t-il, qu'un tel pavillon devienne un rendez-vous de jeunes anti-conformistes et un centre de distribution de drogues.



Le président de l'U.G.E.Q., M. Paul Bourbon, interroge des employés de la Ronde sur leurs conditions de travail; il sera arrêté quelques minutes plus tard.

se à un autre pavillon de la Jeunesse" et qu'il aurait craint, semble-t-il, qu'un tel pavillon devienne un rendez-vous de jeunes anti-conformistes et un centre de distribution de drogues.

Miss Canada et le duc d'Edimbourg

Tout cela se passe avant l'ouverture de Terre des hommes. Finalement, le pavillon de la Jeunesse rouvre ses portes. Mais c'est l'administration municipale qui s'en charge seule, en collaboration avec le Haut Commissariat à la Jeunesse, aux Loisirs et aux Sports du gouvernement du Québec (qui fournit l'éclairage et l'équipement audio-visuel).

Le pavillon dispose d'un budget fort limité. Plusieurs semaines après l'ouverture, le téléphone n'était pas encore installé.

Qu'est-ce donc que le pavillon de la Jeunesse '68, tel que l'a conçu l'administration municipale, par l'intermédiaire du Service des parcs qui en assume la direction?

La thématique, qui consistait en un montage de photos-choc illustrant essentiellement la misère du monde contemporain et la force que représenterait la solidarité des jeunes, la thématique, donc, a disparu. A sa place, deux kiosques. Le premier, consacré à la "jeunesse créatrice", contient des dessins accrochés pêle-mêle à des murs barbouillés; le second, consacré à la "jeunesse active", n'est ni plus ni moins médiocre, mais assez étonnant. Il s'agit d'un curieux assemblage d'étalages publicitaires. L'un, commandité par la Chambre de commerce des jeunes (des photos petit format illustrant les

tournois de golf et les dîners-causeries d'hommes d'affaires de 35 à 40 ans), l'autre, commandité par SUCO (sept affiches en anglais et deux affiches en espagnol invitant les jeunes universitaires à s'engager comme volontaires au tiers-monde). Il y a aussi des formules d'inscription au concours "Miss Canada" et au concours du duc d'Edimbourg.

Le reste du pavillon est consacré au cinéma (de bons films, mais la projection et le son sont techniquement déficients), à des discussions sur des sujets qui ne doivent avoir aucune coloration politique, et surtout à la danse: les jeunes y vont pour flâner, pour danser, et pour assister à l'enregistrement de "Samedi-Jeunesse".

L'incident Monique Savage

Les mouvements de jeunesse se sont dès le début intéressés au pavillon de la Jeunesse '68. Les premières réunions aux-



Le président de l'U.G.E.Q., M. Paul Bourbon, interroge des employés de la Ronde sur leurs conditions de travail; il sera arrêté quelques minutes plus tard.

quelles ils ont participé avec les responsables du pavillon furent assez "floues", aucun projet sur le tapis. Le comité consultatif finit par se structurer. Il comprenait l'Union générale des étudiants du Québec, la Presse étudiante nationale, les trois mouvements d'action catholique (J.E.C., J.O.C., J.R.C.), la Fédération des étudiants-maîtres et la Chambre de commerce des jeunes.

Quatre propositions sont soumises aux représentants de la Ville: l'engagement d'un officier de liaison permanent, qui établira le contact entre le pavillon et les mouvements de jeunesse; la co-gestion dans deux secteurs ("Jeunesse active", où l'on voulait installer des expositions permanentes des mouvements impliqués; et "Jeunesse à l'affût"); la reconnaissance du principe de la liberté d'expression; et enfin, la possibilité, pour le comité, de recueillir des fonds sans passer par la Ville.

Ces conditions sont officiellement acceptées, du moins le semble-t-il puisqu'un officier de liaison est engagé, agréé par les deux parties. Des semaines plus tard Monique Savage est nommée, et la Ville allègue que l'officier de liaison devrait être choisi parmi les employés de Terre des hommes qui ont été mis à pied au cours de l'été pour des raisons budgétaires.

L'U.G.E.Q. les trois mouvements d'action catholique et la P.E.N. refusent. "Monique Savage, dit le secrétaire de l'U.G.E.Q. Louis Falardeau, était déjà en fonction depuis deux semaines. Les employés de Terre des hommes ne sont pas interchangeables, il fallait à ce poste quelqu'un que nous connaissions, qui répondit à certains critères de compétence." Les cinq mouvements, trois jours

après, retiraient leur participation au pavillon. En somme, les représentants de la jeunesse n'ont plus rien à dire quant à la politique et à l'organisation du pavillon.

A la Ronde, tout ne tourne pas rond

Louis Falardeau interprète la décision de la Ville comme une mesure de représailles contre le fait que l'U.G.E.Q. et divers mouvements étudiants aient protesté contre le renvoi d'employés de Terre des hommes et se soient intéressés de près, depuis le début de l'été, aux conditions de travail des employés (la plupart étudiants) de la Ronde.

Cet été, pour d'autres raisons, plusieurs arrestations massives ont eu lieu sur la Ronde, à proximité du pavillon de la Jeunesse. Un samedi de juin, 37 jeunes étaient arrêtés, puis relâchés après interrogatoire. Un autre soir, un vendredi, même scénario; Denis S. y était: "La police a rempli cinq "paniers à salade" de jeunes, seulement ceux qui portaient des cheveux longs ou des colliers, pas ceux qui portaient des vêtements "mods". Moi, ils ne m'ont pas amené, mais un policier m'a dit: "Tu es le prochain sur la liste!" Ils les ont interrogés, puis ont appelé les parents en disant que leurs enfants se tenaient dans un endroit où l'on distribuait de la drogue. Mais personne, dans le groupe, ne savait le motif de l'arrestation, et personne n'a été accusé d'avoir eu de la drogue en sa possession."

Un autre cas, celui d'un étudiant de McGill dont la cause est présentement en appel. Il a 19 ans, et est pratiquement imberbe.

La version de la police: il sortait du restaurant bavarois (où des vols avaient été signalés), en état d'ébriété. A refusé de se soumettre à l'enquête, et frappé un policier avec le sac (de l'Expo) qu'il tenait à la main.

La version de la défense: le jeune homme avait pris un verre de bière (il a cinq témoins). Il refuse d'ouvrir son sac à la demande de la police (ce qu'en effet il n'est pas obligé de faire à moins d'être en état d'arrestation). Une discussion s'ensuit, à l'issue de laquelle il est amené au poste no 3.

L'inculpé verse un cautionnement de \$25 sur l'accusation d'avoir été trouvé en état d'ébriété.

Or, par la suite, l'accusation a été modifiée: dans le rapport de police, les mots "trouvé ivre, etc." ont été rayés, et au-dessus, d'une calligraphie différente, il était écrit: "voies de faits sur un policier dans l'exercice de ses fonctions", incident dont il n'est pas fait mention dans le rapport de police. L'accusé a comparu en cour municipale, et a été condamné à \$100 d'amende. Il a maintenant un dossier judiciaire.

Au-delà de cette petite guerre...

Etre jeune à Montréal n'est peut-être pas facile. Etre policier non plus sans doute. Il y a ceux qui dérangent et ceux qui sont dérangés, et ceux qui dérangent c'est toujours les autres. Mais au-delà de cette petite guerre d'usure que se sont livrée les jeunes et les policiers, il reste une question en suspens, une question bien plus importante: quel genre de ville sera Montréal? Que compte en faire l'homme qui la dirige?

Déjà, avec l'automne qui vient et ce qu'ils interprètent comme une "répression" policière télévisée d'"en haut", les hippies, les vrais, songent à s'en aller. Ils s'en iront, sans doute, ils auront du mal à trouver des villes élémentaires, mais ils laissent derrière eux une société qu'ils ont partiellement remise en question.

Ils partiront, oui, et l'"ordre" reviendra dans la ville... mais à quel prix?



A votre aise!

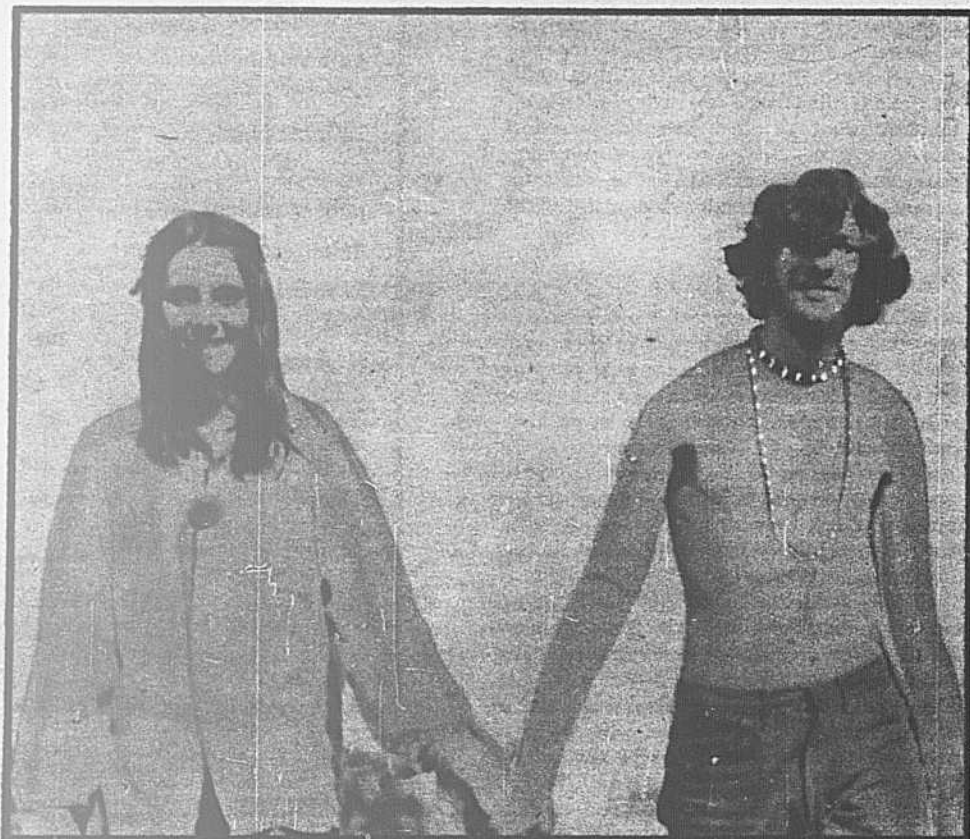


Pourquoi devriez-vous vous sentir mal à l'aise,

moins propre et moins fraîche que de raison, au moment de vos règles? C'est pourtant si facile de surmonter les grandes chaleurs de l'été. Utilisez les tampons Tampax: portés intérieurement, ils représentent la méthode de protection hygiénique moderne et font presque disparaître ce qui différencie les "quelques jours" du mois. Vous pouvez "oublier" vos règles car vous ne sentez même pas les tampons Tampax, lorsqu'ils sont bien en place. Ils vous permettent de rester fraîche et à l'aise dans n'importe quel vêtement et dans n'importe quelle situation. Ils vous libèrent de toute odeur et irritation et vous pouvez toujours vous en débarrasser facilement. Adoptez les tampons Tampax: vous vous sentirez plus fraîche, plus sûre de vous et... à votre aise, tout l'été!



CONÇUS PAR UN MÉDECIN
DES MILLIONS DE FEMMES LES UTILISENT
LES TAMPONS TAMPAX SONT FABRIQUÉS EXCLUSIVEMENT PAR CANADIAN TAMPAX CORPORATION LTD., BARRIE, ONTARIO



Demain : une grande ville ou un gros village ?

À CHACUN SON MONTRÉAL

Deux générations s'affrontent. Mais aussi deux conceptions de la ville, deux manières de percevoir et d'aimer Montréal.

L'une, celle de l'administration municipale, repose sur la notion de l'ordre traditionnel, avec des zones bien délimitées : la rue Dorchester pour le travail, la rue Sainte-Catherine pour les emplettes, la Terre des hommes pour le plaisir. Il s'agit d'une ville organisée en fonction de la société industrielle, sur le principe de la ruche, de la spécialisation des tâches et des quartiers.

L'autre conception est plus subtile, plus difficile à définir. C'est celle, par exemple, d'un architecte-urbaniste, M. Ray Affleck, et du directeur adjoint du "Montreal Council of Social Agencies", M. Ed Smith, travailleur social. Ces deux hommes, au-delà de leur discipline respective, disent au fond à peu près la même chose.

Ray Affleck : "Jusqu'ici, on a conçu la ville en termes d'édifices. On a oublié l'environnement global. Cet environnement à la mesure de l'homme, c'est un peu ce que réclament les hippies, à leur manière qui est peut-être choquante et maladroite, mais dont nous devrions nous inspirer parce qu'elle préfigure de la société de demain.

"Dans la civilisation industrielle, les villes faisaient face aux mêmes besoins : elles étaient bâties sur le même modèle. Mais demain, quand le progrès technologique nous permettra de nous libérer des contraintes du travail, quand la machine aura remplacé l'homme dans de nombreux secteurs, quand la majorité des gens ne seront plus au travail, demain il va falloir nous "révolutionner" nous-mêmes, pour entrer dans la civilisation des loisirs. Là où, dans notre puritanisme, nous voyons un problème, les hippies nous disent : non, il n'y a pas de problème, on peut vivre sans travailler.

"Or, qu'est-ce que cela implique ? Eh ! bien, c'est le retour à la société tribale, à la notion de zone, de quartier, de région, là où l'homme peut établir avec son milieu des relations affectives, sensuelles, proches. Aux villes monstrueuses et sur-mécanisées, il va falloir substituer des centres d'intérêt, des lieux de réunion, des places axés sur l'individu plutôt que sur la production. C'est un retour à l'individualisme, au régionalisme, aux loisirs non-organisés : dans une société avancée, les loisirs doivent être laissés au bon plaisir des individus : "do your own thing". C'est une question existentielle : j'aime être ici pour le simple plaisir d'y être.

"La conception architecturale doit répondre à ces besoins : en finir, avec ces places inhumaines, rigides, artificielles.

"Les hippies qui veulent s'approprier la rue, qui se promènent nus pieds pour mieux sentir la ville, qui font des love-in dans les parcs ou qui flânent sur les trottoirs nous donnent l'avant-première de cette civilisation des loisirs. Il n'est pas nécessaire d'adhérer à la philosophie hippie pour en tirer des leçons. Si Montréal doit de venir une grande ville, une ville moderne, où l'on ait plaisir à vi-

vre, il faut commencer maintenant. C'est d'ailleurs plus facile ici qu'ailleurs en Amérique du nord : il y a à Montréal moins de traditions puritaines, l'Expo nous a donné un avant-goût de la civilisation des loisirs, il y a déjà ici un mélange de mentalités, de groupes ethniques...

"Ce que je vous dis, bien sûr, implique un tas de postulats au départ. Mais cette révolution culturelle n'est pas une utopie. Elle se fait sous nos yeux, grâce à une partie de la jeunesse du monde, elle se fait d'une manière diffuse et souterraine. Le phénomène hippie en est la manifestation la plus flagrante, la plus excessive : il nous remet en question."

Le test de notre maturité

Ed Smith : "Il y a dans la colonie hippie beaucoup de problèmes sociaux. Même si des groupes comme "Contact" dénoncent l'usage des drogues fortes au moyen de circulaires distribuées dans le milieu, je connais des jeunes qui se droguent à la méthadrine ("speed"), et prennent ensuite de l'héroïne pour chasser les effets dépressifs. C'est un problème, un problème grave. Que nous devons discuter, étudier, tenter de solutionner dans la compréhension et la bienveillance.

"Mais il y a aussi, chez ces jeunes, un apport constructif à notre société, un défi à certaines de nos traditions.

"Une grande ville, c'est d'abord une ville ouverte, un marché d'idées, de styles, de valeurs différentes. Celles des hippies peuvent ne pas être intéressantes, mais ils sont les premiers à poser une question, à aborder la civilisation des loisirs, et à contester globalement la société de consommation, à refuser l'accumulation de biens matériels et la promotion sociale... et enfin, à nous confronter au problème de notre propre maturité : sommes-nous capables d'accepter des gens qui ne vivent pas comme nous ?

— Mais leur liberté ne risque-t-elle pas d'entrer en conflit avec la liberté des autres, celle, au fond, de la majorité des Montréalais ?

— Si un citoyen gêne un autre citoyen, les pouvoirs publics doivent l'arrêter — légalement. Mais ils doivent alors considérer le prévenu comme un individu, non comme membre d'un groupe. Autrement dit, traiter le hippie délinquant comme un individu délinquant, et non comme un hippie.

— Oui, mais une très forte concentration de hippies dans une ville ne constitue-t-elle pas un danger sanitaire ?

— Il y a en effet dans ce milieu certaines conditions non-hygiéniques, beaucoup de maladies, de détresse morale : les travailleurs sociaux le savent mieux que quiconque. Mais actuellement, à Montréal, selon le rapport Gosselin, il y a 100,000 familles qui vivent, sans l'avoir choisi, dans des conditions sanitaires bien pires que celles de certaines "communautés" hippies. C'est cela qui devrait être la priorité de la ville. La misère de certains quartiers ouvriers ne se compare pas au dénuement volontaire de quelques centaines de jeunes gens.

la gastronomie

PAR ROGER CHAMPOUX



LE ROMAN DE LA LAQUAICHE AUX YEUX D'OR

Cruauté de ma part de vous entretenir d'un poisson... (à peu près) introuvable ! Cruauté nécessaire car il est temps que les Canadiens connaissent les grandeurs et les misères de leur table. Les pêcheries se meurent dans les Maritimes — on verra ce que les nouveaux génies d'Ottawa découvriront comme remède — et pour compléter le décevant tableau, le lac Winnipeg qui dans la décennie 20 nous révéla un poisson à classer dans la catégorie des mets fins, donne aujourd'hui des prises à peu près nulles !

Que s'est-il donc passé ? Mystère ! A peu près impossible aujourd'hui de se faire servir l'un des poissons les plus renommés au pays... la laquaiche aux yeux d'or. On dirait un titre de roman et, en effet, roman il y a. Vers 1868, le peintre de la vie indienne Paul Kane signalait l'existence dans le lac Winnipeg d'un poisson semblable au hareng mais plus gros, plus épais, pas du tout agréable... l'impression de manger de la vase. A un cent la livre, la gent canine s'en régala.

Alors vinrent les Cris du Manitoba, qui sur un feu de saule fumèrent la laquaiche et obtinrent des résultats étonnants : la chair molle fut raffermie, la teinte grisâtre prit un coloris or rougeâtre, l'insipidité originelle se transforma en saveur fine. Nouveau miracle du feu, ce grand-prêtre de l'alchimie de la nature.

Après ce fut une fureur dans tout le pays. La laquaiche aux yeux d'or s'obtenait à prix d'or et le connaisseur se croyait obligé de fermer les yeux pour raconter sa joie gustative.

De même en est-il aujourd'hui : la fête gastronomique est unique et le prix à l'avenant. Rare, ultra-rare ce poisson. Le lac Winnipeg est épuisé, le Winnipegosis également. A l'heure actuelle, sa pêche se pratique surtout en Alberta, sur le cours inférieur de la rivière Saskatchewan dans le lac Claire et en Ontario, dans le lac Sandy et les environs. Il y a trois ans, la laquaiche a été pêchée pour la première fois à l'échelle commerciale au Québec, soit dans le lac Témiscamingue et voisinage. Fasse le ciel et le gouvernement qu'il ne se commette pas trop de bêtises et que ne soit pas rapidement détruite cette nouvelle richesse.

Vous avez une question sur le bout de la langue et voici ma réponse : la laquaiche est chère parce que le fumage se fait aujourd'hui avec du bois de chêne et d'érable (le saule ? on a tout brûlé. C'est idiot mais c'est ainsi) ; parce que les prises sont peu considérables et que les frais de transport en notre si vaste pays sont hors de prix.

Oublions ces trivialités pécuniaires et passons à la cuisine. La laquaiche est d'un goût si délicat qu'elle se passe de farce et de sauce. Cuisson à la vapeur, au four (papier d'aluminium) ou sur le gril. Arroser de beurre fondu, rien d'autre. En quelques minutes, vous avez dans votre assiette un poisson d'or (doit être servi avec la tête) qui embaume l'érable et dont la chair rougeâtre à reflets cuivrés ne demande qu'à fondre dans la bouche. Ce sera complet si dans un verre ballon un Chablis loyal laisse exhaler tout son bouquet.

Voici maintenant le fameux fromage Kraft
en tranches
enveloppées
séparément.



Pratiques: pas besoin de ré-envelopper

Pratiques: si simple à ouvrir

Pratiques: fraîches jusqu'à la dernière tranche

ECONOMISEZ 8¢

Voici l'occasion d'essayer les nouvelles tranches de fromage canadien Kraft à bon compte.

Enveloppées séparément, les "Singles" sont commodes et pratiques. Kraft, pour de bons produits et de bonnes idées!

Al. le détaillant. Nous vous rembourserons ce coupon,



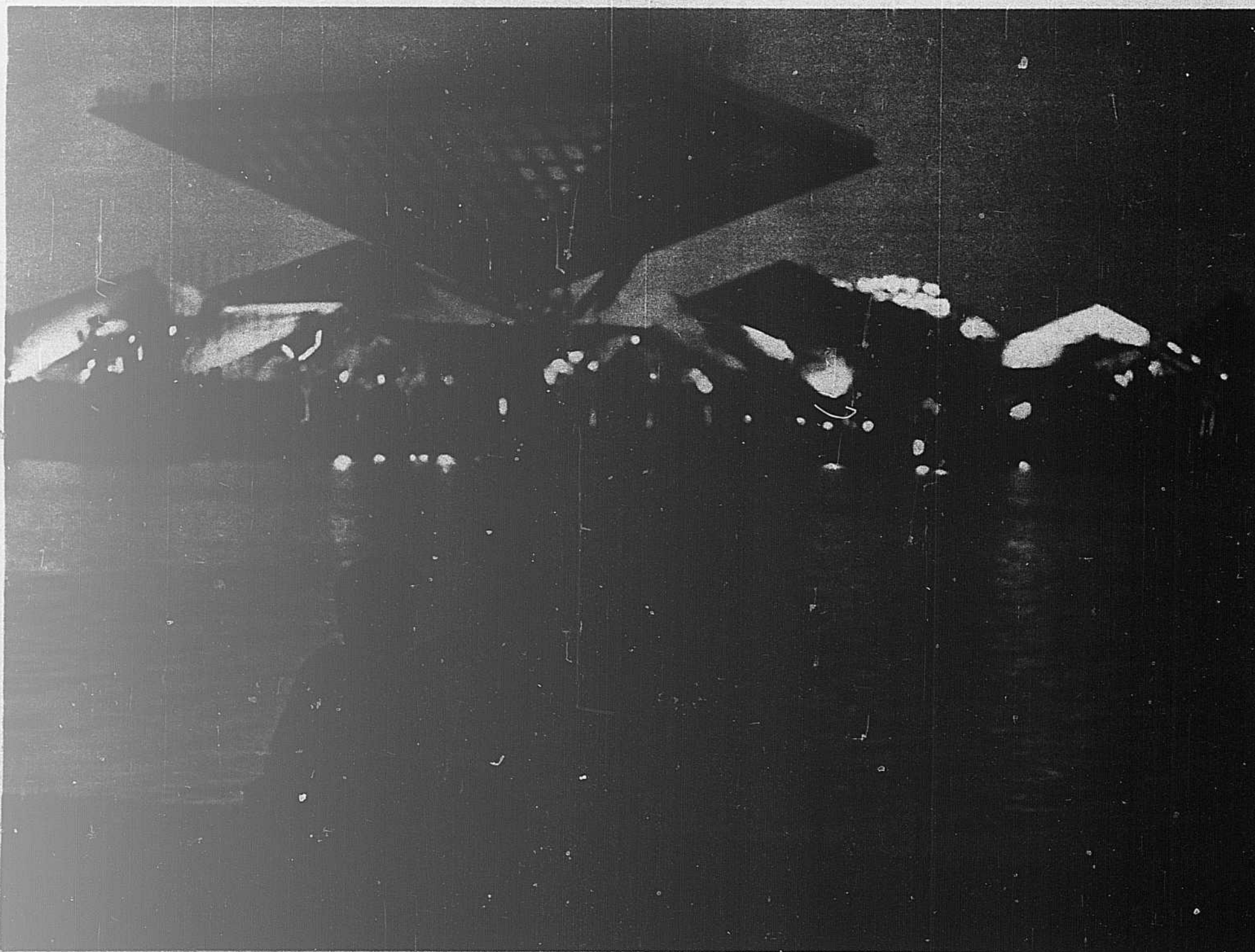
plus 2¢ pour frais de manutention, selon les termes de l'offre ci-dessus, à la condition que votre client et vous, vous y soyez conformés. Toute autre usage est frauduleux. L'offre se termine le 30 novembre 1968. Envoyez le coupon remboursé à: Kraft Foods Limited, Boîte Postale 6116, Montréal, Québec

Quand il vous en faut seulement
quelques tranches à la fois.

RECHERCHEZ-VOUS UNE OCCASION PROCHAINE DE PÊCHER? ALLEZ À TERRE DES HOMMES!

À cinq minutes du centre-ville, à l'ombre du Katimavik,
des centaines de citoyens-philosophes viennent se détendre...
en tendant la ligne!

PAR JEAN SIMON



POUR UNE FOIS que les pêcheurs ne sont pas eux-mêmes les poissons !

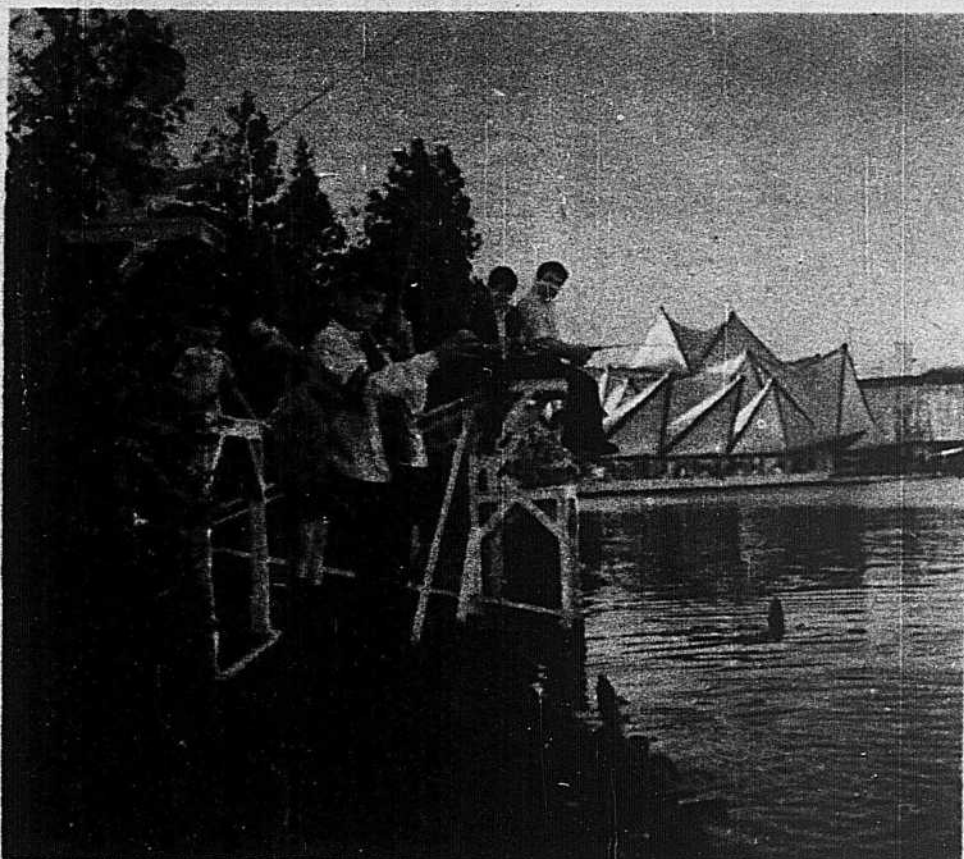
Pour une fois que les poissons ne sont pas de misérables vieilles chaussures !

Foi de pêcheur ! les pêches miraculeuses ont été remises à l'honneur au cours des derniers mois. Hebdomadairement. Et presque à heures fixes.

"Les vendredis de la pêche" ont connu le succès qu'ils ont connu grâce, premièrement, aux autorités de la Terre des hommes et au commanditaire du pavillon des sports nautiques, la compagnie Allied Chemicals Canada Limited, qui les ont institués et, deuxièmement, aux poissons eux-mêmes, réunis en grand nombre dans le lac des Régates.

On a parlé de 150,000 poissons. Environ. Surtout de la truite, de la perchaude et de la carpe allemande, placées dans le lac du parc Notre-Dame, pendant l'Expo 67, par la British Oil Company et le ministère québécois du Tourisme, de la Chasse et de la Pêche et, cette année, par le ministère ci-devant nommé. Les autres habitants du lac, des poissons authentiques du Saint-Laurent, y sont venus par leurs propres moyens, en franchissant une porte à sens unique.

Les pêcheurs, eux, pour la plupart, se sont amenés au lac des Régates en métro. On a dit que des wagons du transport



150,000 poissons
moins deux...



Elle ont découvert
un nouvel appât :
la patate frite...

souterrain dont s'enorgueillit Montréal ofraient, certains vendredis, l'aspect de boîtes de sardines, tant les pêcheurs se rendant à la Terre des hommes étaient nombreux. Et au retour, les "boîtes de sardines" dégageaient vraiment une odeur de poisson.

Parce que les prises, elles aussi, ont été nombreuses au lac des Régates. En fait, rares ont été les pêcheurs déçus. Les seuls qu'on ait rencontrés, pourrait-on souligner, furent probablement ceux qui avaient oublié leurs agrès de pêche. Et encore, les plus mordus parmi ceux-là pouvaient emprunter un hameçon ici, un bout de corde là, et sortir une carpe en moins de deux !

Les carpes ! Certains pêcheurs en ont pris en si grand nombre, et de si grosses, qu'ils ne savaient plus qu'en faire. Les remettre à l'eau ou les distribuer aux voisins ? Voilà dans quel dilemme angoissant patagèrent maints pêcheurs — dont quelques-uns avaient eu l'idée d'utiliser, en guise d'appâts... des patates frites !

Deux Egyptiens, nationalisés depuis longtemps pêcheurs et immigrés depuis peu au Canada, nous ont expliqué ce phénomène étrange des poissons qui préfèrent une patate frite mouillée à un ver succulent-à-souhait : des visiteurs de la Terre des hommes laissent tomber quantité de patates frites dans les canaux des



Jeu
de
silhouettes



Il est des jours où l'image vaut mille récits de pêche.



12 / LA PRESSE, 31 AOÛT 1966

Petit pêcheur deviendra grand ! Mais en attendant, une abondante crise de larmes aura marqué sa première déception.

les; les poissons, renommés pour leur curiosité, goûtent à cette nourriture, s'y habituent, et finissent par la rechercher. Voilà !

"Comment expliquez-vous qu'une truite de dix pouces ait mordu à un morceau de pain ?" avons-nous demandé à nos deux Egyptiens. Ceux-ci n'ont pas répondu: ils étaient occupés à décrocher une carpe de 13 pouces d'une de leurs lignes...

Plus loin, un jeune pêcheur à ses débuts, pour qui les récompenses n'avaient pas attendu le nombre des efforts, se fit demander quelle longueur pouvait avoir sa dernière prise. "A l'oeil, répondit-il, je ne sais pas." Mais il parvint à dénicher au fond de son sac de toile une règle à mesurer qu'il plaça aussitôt le long du vertébré aquatique. "Quatorze pouces !" dit-il. Une telle constatation aurait jeté à l'eau n'importe quel connaisseur. Mais l'être doué d'intelligence et d'un langage articulé, rangé parmi les mammifères de l'ordre des primates, caractérisé par son cerveau volumineux, sa station verticale, ses mains préhensibles, l'homme, dis-je, qui s'était enquis des mensurations du

poisson, était par surcroît bilingue. Il lut, en anglais, sur la règle à mesurer: *Si vous devez mentir, ami pêcheur, mentez honnêtement. Utilisez cette règle truquée.* Chaque pouce que marquait celle-ci mesurait en fait un demi-pouce.

Aucun pêcheur déçu ? N'exagérons rien. Il y eut, par exemple, ce jeune garçon à qui son père ordonna de remettre à l'eau un bébé-poisson de quatre pouces et qui laissa accidentellement s'échapper, quelques minutes après, une superbe prise digne de la pêche en haute mer. Le jeune pêcheur ne put retenir ses larmes.

Un fait remarquable sur les rives du lac des Régates: la pêche en famille. On a vu, tels des régiments de cadets militaires, des familles entières s'amener d'un pas allègre, la canne à pêche sur l'épaule. On a vu des petites filles hautes comme ça sortir des poissons longs comme ça... pendant que le paternel n'en finissait plus d'appâter. On a vu des mamans statur: "Maintenant, ça nous prend des perchades !"

Tout ça à l'ombre du Katimavik.



On a vu des enfants hauts comme ça sortir des poissons longs comme ça.



Un dur apprentissage...

L'ETRANGE MONTEE DE SANCHO PANÇA

PAR JEAN-PAUL KAUFFMANN

Georges Pompidou, 57 ans, un peu massif, d'épais sourcils noirs, professeur, banquier, écrivain, ancien premier ministre, jardinier, successeur présomptif de Charles de Gaulle...

GEORGES Pompidou est un homme heureux. Pour cela, il faut avoir de la chance. Il en a eu. Mais cela ne suffisait pas... On ne reste pas six ans premier ministre par l'effet d'un pur hasard. Pompidou a prétendu le contraire: "Dans ma vie, a-t-il déclaré un jour, je n'ai pris que trois ou quatre décisions, celle de mon mariage et celle de quitter l'université pour travailler auprès du Général. Le reste s'est imposé à moi!"

Voilà le style Pompidou: juste assez de détachement pour ne pas paraître faire carrière.

Cette désinvolture aurait pu être la cause en juillet dernier de son remplacement au poste de premier ministre par Maurice Couve de Murville. Un premier ministre au faite de sa gloire qui redevient d'un seul coup simple conseiller municipal d'un village, et député du Cantal, cela certes pourrait ressembler à une disgrâce. Mais rien n'est simple au royaume de France.

Cette mise à l'écart n'en était pas une puisque, dit-on, de Gaulle le désignait presque implicitement comme son dauphin et le couvrirait de fleurs. Mais peut-être ne s'agissait-il aussi que d'une couronne mortuaire? Succéderait-il, succéderait-il pas?

Mieux que personne, Pompidou sait que pour l'heure le problème n'est pas là. Il n'ignore pas non plus que, depuis la crise de mai, il est devenu trop populaire pour être sacrifié. D'après les sondages, en effet, Georges Pompidou a traversé la crise mieux que de Gaulle. Le triomphe électoral du gaullisme est sans doute autant le sien que celui du Général. N'a-t-il pas d'ailleurs été ces dernières années le complément indispensable du "grand homme"? De Gaulle, c'était la France éternelle, celle des cathédrales, de Richelieu et de Versailles; Pompidou, c'était le gaullisme des "jours ordinaires", la France du vin rouge et du bifteck et des frites. Pendant ces six années, il avait été le Sancho Pança de ce Don Quichotte. Ces deux gaullismes qui ont pu si bien se superposer, pourquoi ne se succéderaient-ils pas un jour?

Du reste, si l'on pense froidement, il semble bien que ce remplacement par Couve de Murville soit finalement pour l'ancien premier ministre une bonne affaire. Pompidou "prend du champ", il laisse au nouveau premier ministre le soin de prendre à la suite des événements de mai toutes les mesures impopulaires. Si Pompidou s'en va, c'est sans doute pour mieux revenir. Enigmatique, de Gaulle ne lui a-t-il pas dit de "se tenir prêt à assu-

mer tout mandat qui pourrait un jour lui être confié par la nation"!

Un paresseux organisé

Comme beaucoup de ces hommes qui ont dirigé la France sous la IIIe et la IVe République, Georges Pompidou est un fils de cette petite bourgeoisie de province dure à la tâche, tenace dans sa patiente ambition. Il est né à Montboudif (Cantal) en 1911 dans une famille d'instituteurs.

Quand il eut sept ans, les voisins lui demandèrent:

— Que veux-tu faire plus tard?

— Je ferai Normale supérieure, répondit-il, sans savoir ce que cela voulait dire.

Normale supérieure, c'était pour ce petit-fils de métayers et d'artisans la promotion dont rêvait toute une famille. Pour faire plaisir à ses parents, Georges Pompidou entra donc à l'Ecole Normale, ce saint des saints d'où sont issus tous les grands noms de l'enseignement universitaire français. Il a 19 ans. C'est à cette époque un long jeune homme narquois et ironique qui étonne tout le monde par son incroyable facilité... et sa paresse. "C'est un flâneur, disent ses amis, il se promène dans l'existence." C'est la coquetterie de Pompidou: même lorsqu'il sera au pouvoir, il affectera de ne pas trop travailler.

Fanfaron? Flemmard authentique? En tout cas, à Normale, il scandalise tout le monde par sa décontraction.

Mais s'il est paresseux, c'est un paresseux organisé. Il consacre au travail exactement ce qu'il faut de son temps pour réussir, économisant tout le reste pour goûter les plaisirs de l'existence. Sa nonchalance ne l'empêchera pas, d'ailleurs, de collectionner les certificats de licence, de fréquenter la Sorbonne et même de suivre les cours de Sciences politiques. Le grand jour du concours, l'un de ses biographes, Merry Bromberger, raconte qu'on le vit remettre ses copies une heure avant les autres.

— Une désinvolture qui peut lui coûter cher, chuchote-t-on dans la salle.

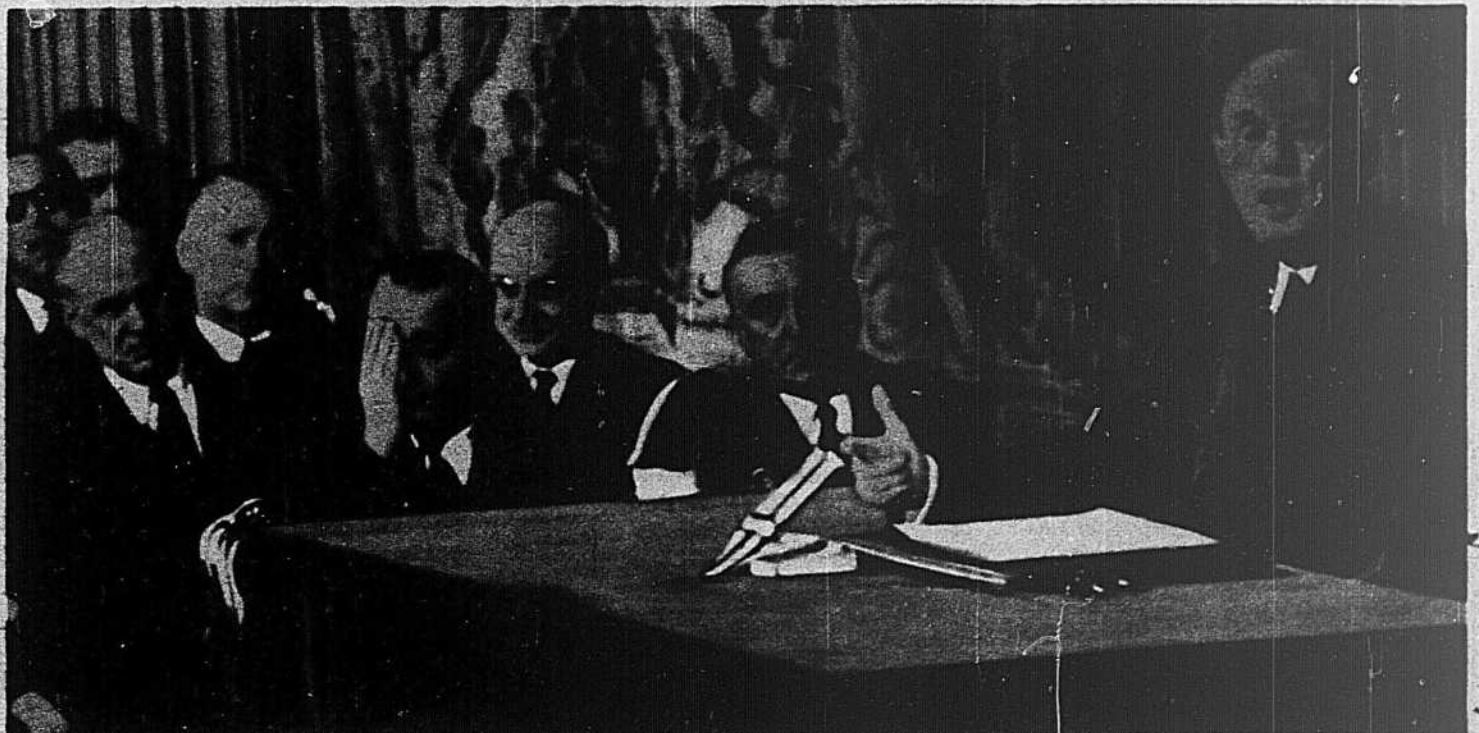
— Vous êtes sûr de ne pas avoir avantage à relire encore une fois votre copie? lui demande le surveillant.

— Il est vain de s'appesantir! répond superbement le futur premier ministre. Il est reçu premier.

— Monsieur, lui dit le président du jury, nous n'avons pu faire autrement que de vous accorder cette place. Mais c'est à notre grand regret. De tous les normaliens, vous êtes celui qui a le moins travaillé!

— Je me sens foutu, dit-il plus tard à

- "C'est un flâneur... Il se promène dans l'existence..." (ses amis)
- Banquier, il ne savait pas discerner une traite d'un billet d'ordre: il devint directeur général de la banque Rothschild.
- "Oh! Pompidou, il a préféré gagner de l'argent chez Rothschild..." (Charles de Gaulle)
- "C'est Raminagrobis, tout fourré, tout bénin, toute griffe rentrée..." (François Mauriac)
- "Taites-vous connaître, Pompidou..." (Charles de Gaulle)
- "Tenez-vous prêt à assumer tout mandat qui pourrait un jour vous être confié par la nation..." (Charles de Gaulle)
- "Succéder à de Gaulle? Quel que soit son successeur, moi ou un autre, je le plains..." (Georges Pompidou)



Ses amis. Décliner "rosa la rose", traduire peut-être Cicéron, avec un peu de chance expliquer Platon... ça c'est mon lot, maintenant.

La politique? Pas intéressant!

Que faire? Georges Pompidou, à 23 ans, n'a aucune ambition précise. Comme il l'écrira plus tard: "Normale ne prédestine pas aux situations brillantes. Le royaume du normalien n'es. pas de ce monde."

Pour la rentrée d'octobre 1935, Georges Pompidou est nommé professeur de français-latin-grec à Marseille. Les élèves de "Troisième A" voient entrer un jeune homme flegmatique, sans chapeau, sans serviette ni bouquins, une cigarette aux lèvres, "si peu prof, dira l'un d'eux plus tard, qu'on l'avait pris pour un grand, un élève de philosophie qui se serait trompé de classe". Il cueille un livre sur la table d'un élève, lit quelques vers et se met à parler de Corneille. Il improvise. C'est très intéressant mais ça n'a pas l'air très sérieux. Les cancre du fond qui croyaient avoir affaire à un fantaisiste ont cependant vite fait de se rasseoir. Sous son apparente décontraction, le professeur a un regard de bronze, amène mais par instants très dur. Personne n'aura l'idée de le chahuter.

Entre temps, Georges Pompidou se marie. Directe, curieuse des modes et des gens, Claude Pompidou restera elle-même, simple et spontanée même lorsqu'elle sera devenue femme de premier ministre. Elle aimera peu la compagnie des ministres et des ambassadrices et préférera la conversation de Françoise Sagan, Bernard Buffet, Guy Béart ou Juliette Greco.

En 1938, Pompidou réussit à se faire nommer professeur à Paris. Il flâne dans les petites galeries de Saint-Germain-des-Prés, s'éprend de peinture moderne et commence une collection de surréalistes inconnus qui, comme Ernst, deviendront très illustres après la guerre. La politique? Georges Pompidou s'y intéresse peu.

clamations de deux millions de Français criant vers lui leur reconnaissance et leur espoir retrouvé! Charles de Gaulle n'a pas aperçu dans la foule son futur premier ministre et pourtant, comme l'a écrit Pierre Vianson-Ponté, "si on avait prédit ce jour-là à Georges Pompidou qu'il serait bientôt le pair des glorieux Compagnons qu'il s'efforce d'apercevoir à travers six rangs de foule, il n'aurait même pas été étonné, car c'était un de ces hommes robustes que rien n'étonne dans l'existence parce qu'ils sont toujours prêts à mordre à belles dents, avec un solide appétit, dans les fruits du destin".

Dans cette fièvre de la Libération, Georges Pompidou décide de renoncer au professorat. Il écrit une lettre à l'un de ses amis, qui occupe un poste important au ministère de la Guerre. Il répond aussitôt:

— Viens me voir tout de suite!

Au ministère de la Guerre, de Gaulle a justement besoin d'un agrégé "sachant écrire". Du jour au lendemain, Pompidou devient "chargé de mission au cabinet du général". En fait, il ne lui adressera la parole qu'après deux mois, et tout à fait par hasard encore: un samedi où il est de permanence, le Général fait demander "qu'on lui envoie d'urgence quelqu'un". Tout le monde est absent. C'est sur lui que tombe la foudre... La première rencontre de Charles de Gaulle et de Georges Pompidou commence mal: le jeune chargé de mission reçoit une mémorable algarade sans même avoir eu le temps de fournir deux mots d'explication...

Un maître des requêtes désinvolte

En 1946, Charles de Gaulle démissionne. Que va devenir Pompidou? Un moment désespéré, il se demande s'il ne vaut pas mieux retourner dans l'enseignement. Heureusement, en septembre, il entre au Conseil d'Etat. Le voilà nommé maître des requêtes à la section du con-



Pompidou dans une pose caractéristique...

Son rôle deviendra si important qu'il ne tardera pas à être considéré dans les sphères supérieures comme le numéro 1, l'émanation directe du général de Gaulle: une sorte d'éminence grise du parti gaulliste. Et après? Pompidou le dilettante semble dire: "Très peu pour moi!"

Un romantique?

Les années passent. Les fidèles du Général se font plus rares. Pompidou est toujours là, efficace et discret. De Gaulle songe à abandonner définitivement la politique et, curieusement, c'est Pompidou qui le convainc dans cette voie. Le Rassemblement du peuple français, parti de de Gaulle, est dissous. C'est la longue traversée du désert. Le rôle du chef de cabinet du général est mis en veilleuse.

Pourtant, de Gaulle n'abandonne pas totalement la politique. Pompidou songe à se "reconvertir". Un hasard amical l'introduit à la célèbre banque Rothschild. Là aussi, il ne tarde pas à devenir indispensable. On dit qu'il ne sait pas discerner une traite d'un billet d'ordre. Cela ne l'empêchera pas d'accéder au plus haut poste. Il devient directeur général.

Pompidou laisse dans l'esprit du grand patron une forte impression. Il apprécie son sens des rapports humains, sa jovialité débonnaire et sa conversation éblouissante. "Je n'ai jamais rencontré personne qui ait plus les pieds sur terre que cet intellectuel", dit-il à ses visiteurs.

Cela aussi fait partie du mystère Pompidou. Ce professeur qui ne connaissait rien au droit est devenu le plus naturellement du monde juriste. Il ignorait tout des choses financières et il devient avec une facilité déconcertante un redoutable homme d'affaires. Visiblement protégé par un succès insolent, il avance dans la vie distrait, jouisseur et sûr de lui. Pompidou est de ces hommes condamnés à la chance qui toujours auront le vent en poupe parce que, tout simplement, ils aiment la vie.

Ce sceptique n'a pourtant rien d'un désabusé. Il a le culte de l'amitié. Une tricherie, une déloyauté le choquent. Mystérieux et pudique, c'est un passionné, peut-être un romantique. Au fond, qui le connaît bien? Personne, à coup sûr, pas même de Gaulle qui pourtant s'y connaît en hommes.

Le mystère Pompidou

Le 13 mai 1958, le général de Gaulle réussit sa seconde rentrée dans l'Histoire. Pompidou n'a pas fait partie du complot gaulliste. Pessimiste sur les chances de succès du Général, il est resté à l'ombre. De Colombey, de Gaulle l'appelle: accepterait-il d'être son directeur de cabinet? Pompidou consent mais pour six mois seulement.

Tout le monde pense évidemment qu'il y restera plus longtemps. C'est mal connaître Pompidou. Au bout des six mois, il va trouver le Général:

— Je rentre à ma banque, comme il était convenu entre nous.

De Gaulle accepte ce départ avec une surprenante facilité. On parle d'amitié déçue. Le Général, c'est bien connu, n'est guère tendre même envers ceux auxquels il est le plus attaché. Amer, il s'écrie même un jour.

— Oh! Pompidou? Il a préféré gagner de l'argent chez Rothschild...

Avant de partir, Pompidou a pourtant droit à une faveur spéciale qui intriguera beaucoup les gaullistes: le 8 janvier 1959,

IL ÉTAIT LE GAULLISME DES JOURS ORDINAIRES SERA-T-IL AUSSI L'APRÈS-GAULLISME?

Son père, socialiste fervent, n'est jamais parvenu à passionner son fils pour les jeux parlementaires. Il n'est pas indifférent, mais c'est en dilettante un peu désabusé qu'il goûte les manœuvres des partis. Non vraiment la politique n'offre pas d'intérêt! Georges Pompidou préfère les poètes.

"Un agrégé sachant écrire"

L'épisode de 40, il le vivra dans un régiment d'infanterie. Pendant l'occupation, il continuera tranquillement ses cours. Et l'Appel du 18 juin? Comme pour la plupart des Français, il est à peu près certain que Pompidou ne l'a pas entendu. D'ailleurs qui, en cette année sombre, s'intéressait à cet obscur général de Londres qui se prenait pour Jeanne d'Arc?

Georges Pompidou se sent pourtant de cœur avec la résistance. Il le manifestera à plusieurs reprises, tout en refusant d'être embrigadé dans une organisation.

En 1944, perdu dans la foule, il voit passer sur les Champs-Élysées un général dégingandé qui reçoit avec hauteur les ac-

tentieux.

C'est la section la plus ennuyeuse et la moins bien rétribuée. Pompidou, en plus, n'a jamais étudié le droit. Va-t-il se casser les reins? Les collègues attendent la défaillance de ce normalien qui baguenaude dans l'administration avec une nonchalance que certains jugent indigne d'un maître des requêtes. En réalité, tout le monde ne tarde pas à être déconcerté par la facilité avec laquelle il s'adapte au raisonnement juridique. Ce qu'on ne savait pas aussi, c'est que cet homme était en réalité très occupé! Georges Pompidou menait, en effet, une double vie. Entre temps, il était devenu le collaborateur intime du général de Gaulle.

Ce n'est pas à la faveur de ses 15 mois dans le cabinet du Général que Pompidou a fait connaissance avec lui. Les deux hommes se sont vus. Il ne se sont pourtant que rarement adressés la parole. Un lien étroit et définitif va se lier par un pur hasard. En souvenir de leur troisième enfant, Anne, une déficiente physique morte à 20 ans, le général et Mme de Gaulle ont créé discrètement une "fonda-

tion Anne de Gaulle" pour accueillir les malheureuses frappées des mêmes maux. Il faut quelqu'un pour s'en occuper. Un ami propose Pompidou. Le général l'agrée. D'un seul coup, tous les problèmes sont aplanis grâce à son sens pratique.

Les mêmes mots reviennent dans la bouche de ceux qui le connaissent: "Il a du bon sens", "quel jugement sûr!" On le considère un peu comme un magicien qui, en quelques secondes, simplifie les problèmes les plus embrouillés. Il devient très vite indispensable. De Gaulle le convoque:

— J'ai besoin de quelqu'un pour travailler avec moi. Vous serez mon chef de cabinet.

Pompidou passera d'abord inaperçu des gaullistes. Dans la hiérarchie des compagnons, princes et barons du gaullisme, il n'occupera au début aucune place. Ce personnage discret, courtois, qui donne toujours l'impression de musarder, est un homme très secret. Il n'aime pas parler en public.

Pendant de longues années, il sera le collaborateur le plus intime de de Gaulle.

élu président de la République, de Gaulle, sur le point de prendre ses fonctions, regagne lentement l'Élysée sous les acclamations de la foule qu'il salue de sa voiture découverte; pour l'accompagner dans cette marche triomphale, ce n'est ni le président du Sénat ni le premier ministre qu'il a appelé à ses côtés, mais son directeur de cabinet.

Quinze ans plus tôt, perdu dans la foule, ledit directeur de cabinet regardait passer l'Homme du 18 juin. Le voilà aujourd'hui qui partage avec lui les acclamations de la foule. Mais quand il flânera dans Paris le lendemain, personne ne se retournera sur son passage.

Il a repris son fauteuil chez Rothschild. De temps en temps, il est reçu à l'Élysée en ami personnel. Un soir, de Gaulle s'ennuie. Il décide d'aller dîner chez les Pompidou avec sa femme. On sonne. La femme de chambre va ouvrir et pousse un cri affolé:

— Je crois que je deviens folle... Une hallucination! A la porte, je viens de voir de Gaulle!

C'est la première fois que le Général sort en privé. Il fait à son ancien directeur de cabinet l'honneur d'aller chez lui. De tels gestes ne sont jamais chez de Gaulle le fait d'un pur hasard. L'étoile de Pompidou monte au firmament gaullien.

Entre temps, Georges Pompidou produit une anthologie de la poésie française. Ce recueil, préfacé par André Malraux, fait une part généreuse à Nerval et surtout à Baudelaire. Dans une longue préface, le banquier explique ses goûts. Il se dévoile à travers ses choix.

Après avoir été professeur, conseiller d'État, directeur de cabinet, banquier, écrivain, que peut-il bien être encore! Le Général a des projets pour lui.

Il le charge d'abord de renouer en février 1961 les fils rompus de la négociation algérienne. Réussite complète. On lui propose le ministère des Finances. Il refuse. A Paris, on parle de la démission prochaine du premier ministre, Debré. Qui

à l'hôtel Matignon. Pour le Français moyen, Georges Pompidou est un parfait inconnu. On s'étonne. Le chef du gouvernement n'est même pas un parlementaire. Un ministre déclare: "De Gaulle nous méprise tellement qu'il nous fait présider par son secrétaire." La gauche proteste: "Le Général choisit non seulement un homme étranger aux procédures parlementaires mais, en plus, il désigne le directeur de la banque Rothschild." Cette attaque reviendra souvent, il est vrai, dans la bouche des adversaires du premier ministre. En France, les Rothschild représentent l'aristocratie de l'argent. On aura beau jeu de reprocher par la suite à Georges Pompidou son appartenance à l'un des noms les moins populaires de France.

L'un des premiers gestes du premier ministre est de décrocher les portraits solennels de Colbert, Richelieu et Mazarin et de les remplacer par une nature morte de Braque et un immense Soulages. Autre innovation: le premier ministre n'habitera jamais complètement l'hôtel Matignon.



Madame Pompidou et son mari votent, eux aussi... On ignore pour qui.



Il aime la vie, et les skiesses Goltzschel aussi...

va le remplacer? Les fidèles du Général savent déjà qu'il a désigné Georges Pompidou.

Le 13 avril 1962, Pompidou est chargé de former le nouveau cabinet...

Un ruminogrobis premier ministre

"Qui c'est, Pompidou?" L'homme de la rue ignore tout de ce nouveau premier ministre catapulté du jour au lendemain

Chaque soir, il rentre chez lui dans son appartement du quai de Béthune comme un modeste fonctionnaire.

Au fil des années, on assiste à une transformation. Ses amis prétendent d'ailleurs que le professeur n'a rien à voir avec le banquier et que le banquier n'est pas la même personne que le premier ministre.

Six ans au pouvoir. Il a maigri un peu,

pris de l'assurance, acquis une sécheresse inattendue. Au début, sa règle d'or sera le silence. On le verra parfois hésiter à répondre au Palais-Bourbon à la question la plus anodine. Cet homme qui sait le poids des saisons et des jours sait qu'on peut lui reprocher chacun de ses actes. Mis en place pour trouver le second souffle du régime, Georges Pompidou n'a pas tardé pourtant à se durcir et à prendre le goût du pouvoir. L'homme rassurant et bonasse qui adore jardiner les fins de semaine dans sa maison de campagne est devenu à l'Assemblée un redoutable orateur qui estoque l'adversaire avec une sûreté et une précision de matador. "C'est Raminogrobis, écrit François Mauriac, tout fourré, tout bénin, toute griffe rentrée." "Un inconnu très connu, déclare un de ses amis. Il est difficile de communiquer avec lui... Parfaitement sûr de lui, confiant dans son destin, il fait secret de tout et d'abord de lui-même. Prudence, pudeur, timidité déguisée, sensibilité d'artiste? Précaution politique? Un psychologue sans illusion. On n'a pas envie de lui



expliquer le coup. Il comprend les choses."

Succéder à de Gaulle?

Imperceptiblement, avec le temps, il est devenu le dauphin. L'esthète, le dilettante ont cédé la place à un homme politique très coriace. Les coquetteries du Normalien n'ont pourtant jamais complètement disparu.

Sa table est nette, sans un papier, sans un dossier. Il veut toujours donner à ses visiteurs l'impression de n'avoir rien à faire. On l'a soupçonné souvent de machiavélisme. L'absence d'ambition qu'il a souvent affirmée a sans doute définitivement disparu. Cet homme, gourmand de la vie, a goûté le pouvoir avec délectation. C'est une chose dont on se passe difficilement...

Au fond, tout était simple jusqu'à il y a trois mois. La tempête n'a pas épargné Georges Pompidou. Son départ ambigu est autant son fait que celui du Général. Une retraite au faite de sa gloire ne peut qu'ajouter à son prestige et de Gaulle, qui démissionna soudainement en 1946, le sait mieux que quiconque. L'après-gaullisme aura besoin aussi d'hommes providentiels. Pourquoi pas Georges Pompidou?

"Succéder à de Gaulle! s'est-il écrié un jour. Quel que soit son successeur, moi ou un autre, je le plains..."

Après tout, qui sait? Georges Pompidou, homme heureux, est peut-être à plaindre.

DOIT-ON PLAINDRE CET HOMME HEUREUX ?

CIGARETTES
EXPORT
BOUT UNI
OU FILTRE
RÉGULIÈRES ET "KING"

**Vous serez fier de vos photos,
si vous les confiez à Express Film.
Et vous économiserez même 50%.
Envoyez-nous votre prochain film avec
l'enveloppe qui est glissée dans
cette publication.**

**Elle nous arrivera
le matin, et vos photos
ou diapositives repartiront
le soir même.**



**express film
service inc.
case postale 9500
montréal 3, p.q.**



comparez...

	Prix habituels	Prix Express Film	Vous économisez
Kodachrome 8 poses	\$4.24	\$1.99	\$2.25
12 poses	\$5.16	\$2.75	\$2.41
Nalor et blanc			
8 poses	\$1.68	58¢	52¢
12 poses	\$1.52	84¢	68¢
Electochrome	\$1.75	78¢	96¢

IMPORTANT! Veuillez toujours ajouter 3% pour la taxe de vente et 10¢ par commande pour les frais de retour.

**ENTIERE SATISFACTION OU ARGENT REMIS
SANS DISCUSSION**

IMPORTANT: Comment pouvons-nous garantir un travail de qualité supérieure à un prix aussi surprenant? Parce que vous faites affaire directement avec nous, sans passer par de coûteux intermédiaires.

Si vous ne trouvez pas l'enveloppe dans cette publication, vous n'avez qu'à communiquer avec nous. A Montréal, composez 966-1545—ailleurs, écrivez-nous à Express Film Service, Case postale 9500, Montréal 3.

Express Film Service Inc.
Case postale 9500, Montréal 3, P.Q.
Veuillez me faire parvenir vos enveloppes ainsi que la liste complète de vos prix.

NOM _____
ADRESSE _____
VILLE _____ COUTÉ _____



express film service inc.
CASE POSTALE 9500, MONTRÉAL 3, P.Q.